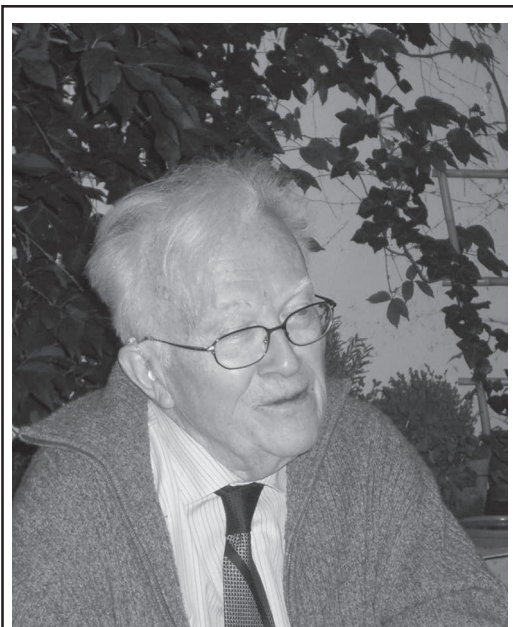

IN MEMORIAM

Hommage au Professeur Jean Christophe (1928-2013)



Le Professeur Jean Christophe (cliché de l'auteur).

Le Professeur Jean Christophe, éminent professeur de biochimie de notre Faculté durant plusieurs décennies, s'est éteint en ce mois de mai 2013, pourtant placé sous le signe du retour du printemps.

Il était né le 2 février 1928 à Etterbeek. Bien qu'élevé par ses parents, il fut particulièrement proche de son grand-père, ingénieur, concepteur belge du béton armé. Sa scolarité à l'Athénée de Schaerbeek le mit en contact avec d'éminents Maîtres, comme Armand Abel, futur brillant islamologue à l'ULB, et Marcel Bergé, historien, qui fut le très illustre Maçon dont un aréopage porte désormais le nom.

Etudiant très précoce, il obtint son diplôme de médecin à 23 ans. Durant son service militaire, il devint également licencié en éducation physique ; il est vrai qu'il fut aussi champion de Belgique d'aviron, et qu'il était coutumier, jusqu'à un âge assez avancé, de la marche à pied.

Au début, il mena de pair une carrière de chercheur et de clinicien : aspirant FNRS au Laboratoire de Médecine Expérimentale de l'Hôpital Universitaire Saint-Pierre et assistant au Service de Médecine Interne du même hôpital. Il finit par choisir la recherche, notamment au contact du Professeur Victor Conard.

En 1957, il devint *Research Fellow* à Harvard, et ses travaux portèrent sur le métabolisme glucidique et lipidique d'une souche de souris obèse et hyperglycémique. Dans un article publié dans la prestigieuse revue *Nature*, il démontra que l'hyperglycémie peut s'associer à un état d'hyperinsulinémie, chose impensable à l'époque.

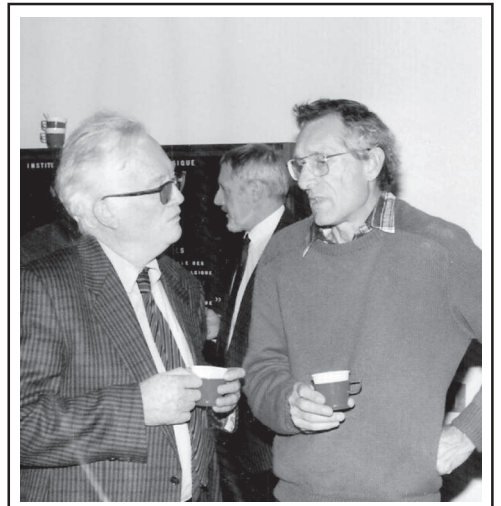
En 1960, il fut nommé chercheur qualifié au FNRS, et il défendit sa thèse en 1961. La même année, la Faculté lui confia les cours de biochimie générale et humaine des 2^{ème} et 3^{ème} candidatures en médecine, et la direction du Laboratoire de Chimie biologique et de la Nutrition, à la retraite du Professeur Bigwood. Sous sa houlette, le laboratoire vécut une nouvelle jeunesse et devint une des unités les plus productives de la Faculté. Il s'orienta vers des études relatives au pancréas exocrine, puis aux hormones gastro-intestinales.

Il fut l'auteur de plus de 580 publications, et effectua encore de fréquents séjours à l'étranger. De nombreux chercheurs, fundamentalistes, mais aussi cliniciens, fréquentèrent le laboratoire et y obtinrent leur doctorat.

La deuxième passion de Jean Christophe était l'art, et notamment l'architecture. Sa belle maison de l'avenue Guillaume Macau, proche des étangs d'Ixelles, était un véritable musée, et il fut le concepteur du " bâtiment D " du Campus de la Porte de Hal. Il s'investit considérablement aussi dans la réflexion qui détermina l'aspect des bâtiments du Campus Erasme. Il lui revient encore le mérite d'avoir créé la Licence en Biologie Médicale Appliquée (devenue actuellement les Sciences Biomédicales), et le doctorat y afférent.

Les cours de Jean Christophe étaient assez singuliers. Il professait un élitisme incontestable, et estimait que le syllabus devait être lu et connu préalablement ; le cours oral était réservé à des théories en pointe, récentes et d'intérêt médical. Il pratiquait assez souvent un cynisme et un humour un peu décalé qui constituaient une forme de distanciation. Exemples choisis : " qu'est-ce qui différencie une femme d'une chatte castrée ? " ; " l'hypothalamus, c'est Dieu le Père, l'hypophyse, c'est ainsi soit-elle " ; " la protéine se lie au substrat comme un autobus ; une

deuxième protéine s'y attache : c'est un petit train : tutûtût " ; " prenez une nageuse d'Allemagne de l'Est : moi, jamais de près ! ". Au moins, la matière était retenue. Il terminait invariablement ses cours en retard, à l'ire de celui qui devait lui succéder dans l'amphithéâtre, et vitupérait contre les délégués étudiants qui s'en plaignaient. Progressivement, il estima qu'il fallait donner à ses collaborateurs la chance de donner une partie du cours, et c'est ainsi que Patrick Robberecht, qui fut son successeur, André Vandermeers et Jacques Winand finirent par dispenser la majorité de l'enseignement ; les apparitions du Maître devenant de plus en plus rares¹, jusqu'à s'estomper totalement. C'était au fond dommage car la culture médicale très étendue de Jean Christophe, et la manière assez peu classique qu'il avait d'enseigner en faisaient un professeur attachant, dispensant pour les étudiants attentifs et intelligents des notions d'un profond intérêt. Il était très redouté aux examens oraux, où, à la fin de sa carrière, il ne recevait plus que ceux qui avaient obtenu des scores excellents chez ses collaborateurs, afin de leur proposer d'entreprendre des recherches dans son laboratoire.



En 1987, en compagnie du Professeur Jean Jeener (physique générale, à droite) lors de la cérémonie organisée à l'occasion de la retraite du Professeur José Léonis (chimie générale).

Notre amitié date de 1979. J'avais déjà imité le Maître dans les banquets d'étudiants, et cette année-là, je l'incarnai dans la Revue de Médecine. Supposant (à raison) que pour pouvoir ainsi l'imiter, je fréquentais assidûment ses cours, il me demanda mon opinion sur son enseignement, et un respect mutuel teinté d'amitié nous scella à jamais. Ayant été amené à collaborer à diverses reprises avec sa fille Catherine, éminente radiologiste à vocation pédiatrique, les contacts se maintinrent, et je découvris un homme d'une grande profondeur, généreux, inquiet aussi, mais avide d'amitié et de contacts humains. Il était d'une extraordinaire vivacité d'esprit ; lorsqu'il posait une question, l'interlocuteur avait à peine le temps d'amorcer une réponse que la question suivante fusait.

Epoux attentionné, père de famille aimant, mais très exigeant, il avait noué de très étroites relations avec le monde de l'art et de l'architecture. Après sa mise à la retraite, il a encore fréquenté de nombreux séminaires scientifiques, où ses questions " à rallonge " aux orateurs étaient célèbres et un peu craintes. Il avait entrepris la rédaction d'un chef d'œuvre inachevé, sans cesse réécrit, sur les bases physiologiques de l'obésité, qui ne verra sans doute malheureusement jamais les rayons des libraires.

Il fréquentait avec assiduité les séances de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, où il avait été élu en 1988, posant aussi ses célèbres questions à la fin de chaque lecture. Nous avions pris l'habitude de nous rencontrer dans le Parc de Bruxelles une demi-heure avant la séance, et nous parcourrions le parc ensemble en devisant, un peu comme je le faisais 20 ans auparavant avec mon ancien professeur de latin. Sa composition athlétique faisait que je parvenais à peine à suivre ses grandes enjambées. C'était devenu le rendez-vous de l'amitié ; j'y tenais beaucoup et j'ai appris que c'était aussi son cas. Pourtant, il ne me l'a jamais dit. Encore un de ses paradoxes, et la démonstration de la cuirasse qu'il construisait autour de lui.

Il était bien sûr très attaché aux valeurs qui sont les nôtres, et, amoureux de l'architecture, il aimait à tailler sa pierre, et aspirait à un monde qui serait pour ses successeurs plus un temple qu'un supermarché.

Que sa famille reçoive par cet hommage ému l'assurance de l'attachement indéfectible de notre Maison à la mémoire d'un de ses membres les plus éminents. Qu'elle soit assurée aussi de notre grande tristesse à titre personnel.

S. Louryan

¹ Il consacrait en général ses leçons personnelles au métabolisme lipidique, à la structure de la membrane cellulaire et aux hormones stéroïdiennes, chapitre qu'il présentait de manière remarquablement didactique et fort imagée.